



## LES « ENFLEURE[S] BIEN ESTRANGES[S] » (PANTAGRUEL, CHAP. 1) : FANTAISIE MÉDICALE ET AFFIRMATION DES LIBERTÉS DE LA FICTION

Alice VINTENON (U. Bordeaux Montaigne-Centre Montaigne/IUF)<sup>1</sup>

À l'ouverture de *Pantagruel*, la terre, « embue du sang du juste », produit de « grosses mesles », dont la consommation provoque l'« enfleure bien estrange » (éditions d'origine et de 1533) ou « tres horrible » (dans les éditions suivantes) de différentes parties du corps<sup>2</sup>. Le lecteur ne découvre qu'après coup la raison d'être de ce « prelude, et coup d'essai »<sup>3</sup> : il faut avoir pris connaissance de sept enflures apparemment hors-sujet (celles qui touchent le ventre, les épaules, le membre viril, les « couilles », les jambes, le nez et les oreilles) pour découvrir que les « grosses mesles » permettent aussi d'expliquer le gigantisme de Pantagruel : son ancêtre Chalbrot est de ceux qui, pour avoir mangé de ces fruits, voient leur corps croître « en long ».

La critique rabelaisienne a trouvé dans ce mythe fondateur des clés de lecture de l'œuvre tout entière, notamment en analysant la manière dont Rabelais s'y approprie l'hypotexte biblique. Bakhtine y voit ainsi une réécriture optimiste de la Genèse : alors que, dans le texte biblique, Yahvé rend stérile la terre foulée par Caïn<sup>4</sup>, Rabelais, en prêtant à la terre « embue » du sang d'Abel une fécondité extraordinaire, mettrait à l'honneur, dès l'orée de son premier livre, « le motif de la mort-rénovation-fertilité »<sup>5</sup>. Le premier chapitre donnerait donc le ton d'une œuvre dans laquelle le grotesque, loin de se réduire à une fonction satirique<sup>6</sup>, conjurerait les grandes peurs associées à la mort et au châtiment d'une humanité pécheresse, et apporterait « la certitude joyeuse et lucide de l'immortalité historique relative du peuple »<sup>7</sup>.

Également attentif à l'intertextualité biblique du passage, Edwin M. Duval en donne une interprétation opposée, et considère que Rabelais ne rompt nullement avec la représentation chrétienne d'une humanité déchue : Pantagruel, dont le corps gigantesque porte le souvenir du geste meurtrier de Caïn, incarnerait l'espoir d'une rédemption ; dans notre passage, les allusions au péché originel (le fruit défendu et le meurtre d'Abel), ainsi que les correspondances entre la généalogie de Pantagruel et celle du Christ, confirmeraient la présence d'un « dessein » sérieux, et inviteraient à prêter à l'œuvre un « plus haut sens » théologique<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Cet article a bénéficié de la relecture attentive de Jérôme Laubner et de ses suggestions judicieuses. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

<sup>2</sup> Rabelais, *Pantagruel*, chap. 1, dans *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1994, p. 217-218. Les citations de Rabelais seront toutes tirées de cette édition.

<sup>3</sup> « Prologue de l'Auteur », *Gargantua*, p. 6.

<sup>4</sup> Genèse, 4, 10-13.

<sup>5</sup> *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et à la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, chap. 5, p. 325.

<sup>6</sup> L'analyse de l'épisode des « grosses mesles » constitue la pierre angulaire de la contestation bakhtinienne de *l'Histoire de la satire grotesque* (1894) d'Henrich Schneegans, qui prête au style grotesque une dimension satirique : de l'aveu même de Schneegans, cette fonction est absente dans la description des enflures. Voir *L'œuvre de François Rabelais*, op. cit., p. 305.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> « Pantagruel's Genealogy and the Redemptive Design of Rabelais's Pantagruel », *PMLA*, 1984, vol. 99, n° 2, p. 162-178, et *The Design of Rabelais's Pantagruel*, New Haven & London, Yale University Press, 1991, chap. 2, « The Redemptive Design of the *Pantagruel* », p. 16-40.



D'autres travaux ont attiré l'attention sur les indices de fictionalité qui abondent dans ce chapitre inaugural : Alcofribas s'y situe ironiquement dans le sillage des « bons hystoriographes » au moment d'inventer à ses géants une origine fantaisiste. Plus particulièrement, Peter Gilman et Abraham C. Keller lisent le chapitre comme une parodie des *Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye* de Jean Lemaire de Belges qui, déjà, prétend établir une généalogie complète de Charlemagne, en partant du « commencement du monde »<sup>9</sup>. La référence aux « hystoriographes » et le soupçon porté sur ces « buveurs eternalz » font aussi revivre, comme le montre Romain Menini, l'esprit des *Histoires véritables* de Lucien, dont l'intrigue fabuleuse est présentée comme plus véridique que les récits historiques, du fait que le mensonge y est assumé<sup>10</sup>. Mais l'affirmation des libertés de la fiction passe aussi par l'actualisation des légendes médiévales, comme l'a montré Myriam Marrache-Gouraud : les « enfleures » des mangeurs de mesles renchérissent en étrangeté sur les protubérances qui caractérisent les enfants de la fée Mélusine, ancêtres lointains de Pantagruel (« grand dent » de Geoffroy, grandes oreilles d'Urien, patte de lion sur la joue d'Antoine...)<sup>11</sup>.

En entreprenant de relire l'épisode des « grosses mesles » à la lumière d'un possible hypotexte médical, nous entendons garder à l'esprit les questions débattues par la tradition critique : d'une part, le positionnement (optimiste ou inquiet) de Rabelais par rapport à la représentation chrétienne d'une humanité pécheresse, d'autre part, les inspirations et la portée de ses jeux sur la fictionalité du texte, qu'il dénie ironiquement pour mieux l'exhiber. Ces deux axes d'analyse peuvent, nous semble-t-il, s'enrichir de dimensions nouvelles si l'on envisage le premier chapitre de *Pantagruel* comme une réécriture ludique du discours médical sur les pathologies qui se manifestent par une enflure du corps. Dans ce cas, les libertés de la fiction ne se démarqueraient pas seulement du discours des « bons hystoriographes », mais aussi d'un autre hypogénre voué à rendre compte du réel de manière véridique : le traité de médecine. L'intertextualité médicale peut aussi alimenter la réflexion sur la représentation rabelaisienne de la condition postlapsaire de l'homme, puisque les textes imités ont trait à la maladie, souvent considérée, dans la théologie chrétienne, comme une conséquence du péché originel<sup>12</sup>.

À notre connaissance, c'est Roland Antonioli qui, le premier, a prêté une source médicale au chapitre I du *Pantagruel* : dans *Rabelais et la médecine*, il rapproche le passage des « grosses mesles » de l'*historia prima* des *Historiales campi* de Symphorien Champier, consacrée « aux hommes chez qui certaines parties du corps sont portées à une grandeur contre nature » (*de his quibus aliquæ partes ad magnitudinem præter naturam attolluntur*)<sup>13</sup>. Divers arguments, textuels et biographiques, peuvent, nous le verrons, accréditer cette hypothèse. Mais il ne faut pas exclure

9 Peter Gilman et Abraham C. Keller, « The "grosses mesles" », *Études rabelaisiennes*, XXIX, p. 120.

10 Romain Menini, *Rabelais altérateur*. « Gréciser en François », Paris, Classiques Garnier, « Les Mondes de Rabelais », 2014, p. 235 et 246-248.

11 « Fécondités du monstre : Pantagruel, Geoffroy et Mélusine (*Pantagruel*, chap. 1-2) », communication présentée dans le cadre de la journée « Actualité de la recherche sur Rabelais » (BNF, 13 décembre 2025), dont la captation vidéo est disponible en ligne : <https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/journee-rabelais-entrer-en-fiction-fecondites-du-monstre-pantagruel-chap-1-2-myriam> (lien consulté le 5 janvier 2026). Sur Geoffroy de Lusignan, voir *Pantagruel*, chap. 5, p. 230.

12 Voir par exemple Symphorien Champier, *De corporum animorumque morbis, eorumque remediis opusculum in duos tractatus siue libellos partitum*, chap. 3, f. 5 r<sup>o</sup>, dans *Libelli duo*, Lyon, Janot de Camps, 1506 : [Humores] (*ut nostri theologi ferunt*) ante primi hominis culpam tanta armonia continuata erant, ut ex ipsis neque mors, neque morbus, neque molestie quicquid emergeret. At soluta hominis in deum obedientia soluta est et humorum huiusmodi pax, dissipata concordia. [« Les humeurs, comme le rapportent nos théologiens, se trouvaient, avant le péché du premier homme, dans une harmonie constante, si parfaite que ni mort, ni maladie, ni désagrément de quelque nature que ce soit n'était provoqué par elles. Mais lorsque l'obéissance de l'homme envers Dieu a été rompue, cette paix des humeurs l'a été avec elle, et la concorde a pris fin ».]

13 *Historiales campi in quatuor libros congesti et commentariis non poenitandis illustrati, ... Clysteriorum camporum secundum Galeni mentem libellus utilis et necessarius*, Bâle, Cratander, 1532, f. a 1 r<sup>o</sup>. Voir Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, 1976, p. 109.



une lecture directe du traité grec qui constitue la source de Champier, le *De differentiis morborum* de Galien, et d'autres textes galéniques évoquant les enflures du corps, à commencer par le *De tumoribus præter naturam* : comme le montrent ses annotations au *De usu partium*, récemment étudiées par Romain Menini, Rabelais « ne rate rien de l'insistance galénique sur les proportions, l'égalité et l'analogie », qui nourrit, dans sa fiction, une « écriture de l'anomalie, de l'excroissance et du gigantesque »<sup>14</sup> ; on peut donc imaginer qu'il lit avec un intérêt particulier les pages que le médecin grec consacre aux *tumores*. Ces dernières pourraient même lui inspirer un jeu sur la catégorie du *para phusin*, mobilisée par Galien pour définir ces maladies : Rabelais semble en effet se la réapproprier pour affirmer la liberté de mondes fictionnels soustraits aux lois de la nature.

#### PREMIÈRE HYPOTHÈSE D'HYPOTEXTE : LES *HISTORIALES CAMPI* DE SYMPHORIEN CHAMPIER

Parus en août 1532 à Bâle, les *Historiales campi* du médecin lyonnais Symphorien Champier constituent une compilation de récits et de cas cliniques empruntés à Galien. La première *historia*, dont le titre, *De his quibus aliquæ corporis partes ad magnitudinem præter naturam attolluntur*, suffit à justifier, chez Antonioli, le rapprochement avec le premier chapitre de *Pantagruel*, est extraite du chapitre 9 du *De differentiis morborum* de Galien, que Champier donne à lire dans la traduction latine de Guillaume Cop<sup>15</sup>, parue en 1523 :

Le corps de Nicomaque de Smyrne grandit si démesurément qu'il ne pouvait même plus se mouvoir. C'est Asclépiade qui lui fit recouvrer la santé. Et nous avons vu une langue qui avait grandi de manière extraordinaire – et ce sans provoquer la moindre douleur –, sans que l'on pût observer d'œdème, de squirrhe ou de phlegmon. En effet, aucun creux n'apparut sous la pression du doigt ; la langue ne perdit aucune sensation, et elle n'était pas douloureuse. Mais dans cette affection, l'accroissement d'une des parties s'était produit de telle manière que l'essence de la partie ne semblait subir aucune altération. De même, nous avons appris que chez certains, les testicules et les mamelles avaient crû démesurément – par paires chez les uns, chez les autres, non<sup>16</sup>. Ce que l'on appelle « scrofules » relève également de ce type de maladies, car l'agrandissement excessif d'une partie entrave fortement son fonctionnement. Enfin, appartiennent à cette classe les déformations démesurées des coins des yeux, lorsqu'une excroissance s'y est développée, ou lorsqu'ils se sont amincis sans aucune mesure. Les Grecs parlent, dans le premier cas, d'*enkanthis*, et dans le second, de *ruas*. Telles sont les différentes maladies qui relèvent de cette catégorie<sup>17</sup>.

14 « Rabelais lecteur et annotateur du *De usu partium* », *L'Année rabelaisienne*, n° 8, 2024, p. 82.

15 Si, dans le passage cité, Champier ne signale pas sa dette, il fait, plus loin, l'éloge des traductions médicales « non barbares » données par Guillaume Cop, voir *Historiales Campi, historia II*, 11, f. 26 v°.

16 Le texte latin est ici ambigu : on peut aussi comprendre que, chez les uns, ce sont les testicules et les mamelles qui grandissent conjointement, alors que les autres voient croître soit leurs testicules, soit leurs mamelles. Notre proposition s'aligne sur la traduction moderne du *De differentiis morborum* par Ian Johnston : « In the same way too, either one or both testes, or one or both breasts, are disproportionately increased in size ». Voir *On the Differentiae of Diseases, dans Galen on Diseases and Symptoms*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 151.

17 *Historiales campi*, op. cit., f. a 1 r° : *Nichomachi [...] Smyrnæi corpus adeo immodice auctum est, ut ne mouere quidem seipsum posset, atque hunc sanitati restituit Asclepiades. Vidimus etiam linguam cuiusdam mirum in modum*



Les rapprochements de détail que l'on peut faire intervenir entre ce passage de Champier/Cop/Galien et les « enfleure[s] tres horrible[s] » confirment le bien-fondé de l'hypothèse d'Antonioli : « les aultres croissoient en long du corps » est presque la traduction de la formule *corpus adeo immodice auctum est*, qui évoque Nicomaque de Smyrne. De la même manière, le cas du gonflement des testicules pourrait avoir inspiré le développement sur les mangeurs de mesles qui « croissent en matiere de couilles si enormement, que les troys emplissoient bien un muy »<sup>18</sup>. Par ailleurs, la structuration syntaxique de la traduction de Cop, organisée autour du balancement *aliis... aliis...*, annonce celle du passage rabelaisien, dans lequel la description des huit cas est rythmée par les équivalents français de ces pronoms (*aulcuns* enfloyent... *Les autres* enfloyent... *les autres* enfloyent... *Aultres* croyssoient...). Rabelais pourrait également parodier les précisions terminologiques du médecin (« *on les appelloit* montiferes » et « les petits grimaulx *les appellent* en grammaire *lambus* » rappellent « ce que l'on appelle scrofules », ou « les Grecs parlent d'*enkanthis* »), ou encore le recours à l'*autopsia* : de même que le médecin rapporte avoir *eu sous les yeux* (*vidimus*) une langue démesurée, Alcofribas ne cesse, à l'appui de son récit, d'inviter le lecteur à *regarder* diverses difformités relativement banales, qui constituent autant de pseudo-preuves de la véracité des « enfleure[s] tres horrible[s] » : « dont vous en voyez encores par le monde en divers sexes et dignités » ; « Et *tel avez veu* le chanoyne Panzoult et Piedeboys medicin de Angiers ». Il met même fictivement sous les yeux du lecteur ceux qui « [ont crû] par les jambes » (« *à les veoir* eussiez dict que c'estoyent grues »). De même, la mention précise de différents personnages affectés par des enflures (Ésope, saint Pansart et Mardygras) rappelle les premières lignes de l'*historia*, qui s'ouvre sur le cas précis de Nicomaque de Smyrne.

Ces similitudes ne prouvent cependant pas que le passage a pour source les *Historiales campi* : pourquoi Rabelais n'aurait-il pas, conformément aux préconisations humanistes, puisé directement à la source galénique de l'*historia* ? Avant d'envisager ce qu'une connaissance directe du texte de Galien pourrait apporter à l'interprétation du passage, nous souhaitons examiner les indices qui peuvent laisser penser que Rabelais a puisé l'inspiration dans les *Historiales campi*.

### Les indices textuels : la possible utilisation de la *Campegii enarratio*

Certains détails de la fiction rabelaisienne rappellent en effet le commentaire (*Campegii enarratio*) dont Champier accompagne le texte de Galien. Dans la première *historia*, il prolonge ainsi le développement du *De differentiis morborum* en énumérant d'autres parties susceptibles de croître, parmi lesquelles les épaules (*scapulæ*) et les jambes (*tibiæ*)<sup>19</sup>, deux « enfleures » représentées chez Rabelais (« les aultres enfloient *par les espauls...* » ; « Aultres croyssoient *par les jambes...* »). La version de Champier, *enarratio* comprise, permet donc de trouver une source

---

*auctam, idque citra omnem sensum doloris, ut neque œdema, neque scirrhus, neque phlegmone uideri posset. Nam neque excavata est sub premente digito, neque sensum amisit, neque dolebat. Sed hic affectus incrementum quoddam erat partium, ita tamen, ut ipsa partis essentia ab omni noxa uideretur immunis. Sic testiculos quoque et mammas, aliis utrosque, aliis alterum duntaxat, immodice increuisse compertum habemus. Ad hoc genus pertinet et struma, ut uocant, quippe quæ immoderatus aucta, non parum functioni incommodat. Similiter oculorum quoque anguli ubi a iusto modo recesserint, siue immodice fuerint aucti, siue diminuti, Græci alterum encanthida, alterum rhœada appellant. Atque huiusmodi sunt in hoc genere morborum differentiæ.*

<sup>18</sup> Soulignons ici le savoureux écho à la formule utilisée à propos des « grosses mesles », « car les troys en faisoient le boysseau ».

<sup>19</sup> *Historiales campi*, op. cit., f. a 1 r° : *Capitis magnitudo ac figura, simul cum cerebro, atque magnitudo thoracis, similitudo scapulæ, humeri, brachia, cubitus, manus, coxæ, femora, tibiæ, pedes, utrum sint formatione impedita, nequaquam difficile est cognitu.*



médicale à quatre des huit enflures énumérées par Rabelais : les épaules, les « couilles », les jambes, le corps entier.

Par ailleurs, sous prétexte que le texte de Galien évoque l'enflure de la langue, Champier consacre un long développement à cet organe, qui introduit des considérations morales et religieuses alors que le texte de Galien en était dépourvu : dans un montage de citations, empruntées notamment à la Vulgate, à Lactance et à la *Lingua* d'Érasme (parue en 1525), Champier met en évidence l'ambivalence d'un organe qui sert tantôt à parler, tantôt à se nourrir. Ces deux usages se subdivisent eux-mêmes en des aspects positifs et négatifs : ainsi, le langage permet certes de dire des bénédictions, mais aussi de maudire son prochain, de se vanter, de tenir des propos venimeux ou hypocrites<sup>20</sup>. La langue bifide du serpent n'est-elle pas, d'ailleurs, un signe de la duplicité de ce *diaboli minister* ?

Supposant que ce commentaire possède un vrai rapport avec l'*historia* galénique, Antonioli considère que l'évocation du mauvais usage de la parole revient à présenter l'enflure de la langue comme un « châtiment », et introduit un discours moralisateur et chrétien sur les maladies décrites par le médecin grec. Antonioli souligne qu'il n'en est rien chez Rabelais, qui « ne se sert du développement [l'*historia* 1] que pour rattacher la geste gigantesque aux singularités de la nature humaine exaltée, chez les “gens de bien”, par la chère libre et le plaisir ». Dans une analyse qui rappelle l'esprit de Bakhtine, il conclut ainsi à une « opposition d'esprit » entre Champier et Rabelais : le second ne reprendrait « des thèmes développés par Champier dans ses œuvres les plus récentes » que pour « en invers[er] le sens »<sup>21</sup>, et écarter la représentation d'une humanité pécheresse. Mais il nous semble qu'Antonioli surestime peut-être la cohérence du texte de Champier : loin de constituer un commentaire suivi, les *Campegii enarrationes* ne s'interdisent pas les associations d'idées et le remplissage par « copiers-collers ». C'est le cas, nous semble-t-il, du développement sur les mauvais usages de la langue, qui n'a pas nécessairement pour enjeu de percer le mystère des causes de son enflure – ce n'est en tout cas pas ainsi que Champier le présente – mais pourrait, plus simplement, être l'occasion de faire montre de son érudition.

En revanche, les *Historiales campi* font partie des inspirations possibles du chapitre XXXII : le cas clinique d'une langue *mirum in modum auctam*, rapporté dans l'*historia* 1, semble en effet connaître une variation hyperbolique lorsque le géant, tirant sa langue « seulement à demy », abrite de la pluie l'ensemble de ses troupes<sup>22</sup>. L'*enarratio Camperii* peut, quant à elle, être rapprochée des pérégrinations du narrateur qui, après être monté sur la langue du géant, mobilise force comparaisons pour décrire le monde qu'il découvre à l'intérieur de son gosier, en particulier à propos des dents, protection naturelle semblable à celle de « grands rochers »<sup>23</sup>. Romain Menini a montré que l'analogie avait pu être inspirée à Rabelais par un passage de la *Lingua* d'Érasme, qui, en reprenant des métaphores topographiques anciennes<sup>24</sup>, présente déjà la bouche comme un monde, protégé par « le double rempart et la barrière des trente-deux dents » (*geminum uallum, ac repagula dentium triginta duorum*) et « les doubles battants des lèvres » (*ualuas labiorum*)<sup>25</sup>. Mais des comparaisons du même type interviennent chez Champier qui, s'appropriant non plus la *Lingua* d'Érasme, mais le *De opificio Dei* de Lactance (X, 17), décrit

<sup>20</sup> Voir Érasme, *La Langue*, trad. Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et Fides, 2002, p. 163-236. Champier reprend en particulier la portion du texte qui se situe p. 236 dans cette édition.

<sup>21</sup> Rabelais et la médecine, *op. cit.*, p. 108.

<sup>22</sup> Pantagruel, *op. cit.*, p. 330.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>24</sup> Voir Homère, *Illiade*, IV, 350, IX, 409 et *Odyssée*, X, 328.

<sup>25</sup> *La Langue*, *op. cit.*, p. 87.





une langue « entourée, comme par un mur, de la barrière des dents » (*dentium sæptis quasi muro circumuallata, atque ligata*<sup>26</sup>).

### Les combats communs de deux médecins humanistes

L'autre argument susceptible d'appuyer l'hypothèse d'Antonioli réside dans la probable proximité des deux hommes, qui pourraient s'être fréquentés à l'époque de la rédaction du *Pantagruel* : à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1532, Rabelais exerce à l'Hôtel-Dieu de Lyon, ville dans laquelle Champier apparaît encore comme une figure de l'humanisme médical<sup>27</sup>. Rabelais est sans doute conscient, dès 1532, du caractère excessif de cette réputation, savamment entretenue par Champier lui-même, alors qu'il ne connaît quasiment pas le grec. Mais cette limite n'empêche pas que, sur bien des points, « ses idées s'accordent avec celles du maître lyonnais », comme a pu le souligner Jean Dupèbe<sup>28</sup>. Comme Rabelais, Champier plaide pour le retour aux sources médicales anciennes, et s'emploie à relayer les nouvelles traductions humanistes des médecins grecs. C'est notamment le cas dans les *Historiales campi*<sup>29</sup>, qui entendent, dans le sillage de la philologie italienne<sup>30</sup>, rendre leur lustre d'origine à des textes longtemps transmis sous des formes altérées :

Depuis l'époque de Galien, la plupart des médecins ont écrit en langue étrangère ; en conséquence, la sauvagerie des barbares a envahi, tout particulièrement, l'Italie, la France et l'Espagne, et elle a anéanti l'honneur des Belles Lettres, encore plus que les ornements des cités. De ce carnage retentissant a découlé l'avilissement de la médecine, qui est devenue le plus inconséquent des arts. Nous nous efforçons, en revanche, de n'apporter aucune modification ni ajout, pour lui rendre sa dignité première et galénique<sup>31</sup>.

Une rhétorique similaire intervient dans l'épître-dédicace qui ouvre le tome second des *Lettres médicales* de Manardi, dans l'édition qu'en donne Rabelais la même année : lui aussi oppose la lumière de la philologie humaniste aux « ténèbres cimmériennes » des temps gothiques<sup>32</sup>, et dénonce les erreurs fatales causées par la méconnaissance des sources antiques<sup>33</sup>.

26 *Historiales campi*, op. cit., f. a 1 r<sup>o</sup>. Lactance écrit : [*eam*] *dentium sæptis Deus quasi muro circumuallauit*. Nous empruntons la traduction à Lactance, *La Création de Dieu*, éd. et trad. Béatrice Bakhouch et Sabine Luciani, Turnhout, Brepols, 2009, p. 153. Le texte de Lactance (X, 18) insiste aussi sur la protection apportée par les lèvres (*labrorum tegmen*).

27 Voir Claude La Charité, « Rabelais and Medicine », dans *A companion to François Rabelais*, Leiden, Brill, 2021, p. 52.

28 « Symphorien Champier et Rabelais : la question des clystères », *BHR*, 2014, n° 76-1, p. 28.

29 Sur cet ouvrage, voir Caroline Petit, « Medical Humanism in the Making : Symphorien Champier (1471-1539) and Galen », dans *Arts et Savoirs*, n° 15, « Revisiting Medical Humanism in Renaissance Europe », 2021.

30 Champier fait ainsi l'éloge l'helléniste Alessandro Benedetti, qu'il se glorifie de compter parmi ses amis. Voir *Historiales campi*, op. cit., f. α 4 v<sup>o</sup>.

31 *Historiales campi*, op. cit., livre II, historia 11, f. 26 v<sup>o</sup> : *A Galeni [...] tempore complures lingua externa scripserunt, quo quidem barbarorum feritas Italiam, Galliam, et Hispaniam maxime inuasit, et magis literarum decus, quam urbium ornamenta sustulit : ex qua nobili studiorum strage medicinæ uilitas orta est, inconstantissimaque omnium artium facta. [...] Nos uero nihil immutare, nihil addere uiribus nostris, sed priscam, ac Galenicam solummodo dignitatem tueri enitumur*.

32 « Épître-dédicace du tome second des "Lettres médicales" de Manardi », *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 979 : *Qui fit, Tiraquelle doctissime, ut in hac tanta seculi nostri luce, quo disciplinas omnes meliores singulari quodam deorum munere postliminio receptas uidemus, passim inueniantur, quibus sic affectis esse contigit, ut e densa illa Gothici temporis caligine plusquam Cimmeria ad conspicuam solis facem oculos attollere aut nolint, aut nequeant ?*

33 À la même époque, Rabelais contribue à cette renaissance de la médecine antique en donnant une édition de traductions humanistes de divers textes d'Hippocrate et Galien, les *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*. On y



Le lien avec Manardi est d'ailleurs un autre point commun avec Champier, qui entretient une correspondance avec l'Italien<sup>34</sup> avant que ce dernier, dans les années suivantes, ne prenne parti contre lui dans diverses controverses<sup>35</sup>.

Il se pourrait donc qu'en 1532, les convergences de vue l'emportent encore sur les différences, ou du moins que Rabelais, nouvellement arrivé à Lyon, dissimule encore ses réserves sur les compétences philologiques de Champier pour ne pas s'aliéner ce confrère, qui fait figure de notable<sup>36</sup>. Dans ces conditions, il est possible qu'il ait suivi le travail de Champier sur les *Historiales campi*, et qu'il en ait tenu compte dans l'écriture du *Pantagruel*. En revanche, si les deux hommes ne se fréquentent pas, il est peu probable que l'ouvrage de Champier, paru quelques mois à peine avant *Pantagruel*, ait eu une réelle influence sur le récit rabelaisien, et soit à l'origine de ses éventuelles allusions au *De differentiis morborum*. De fait, Rabelais n'avait pas besoin des *Historiales campi* pour connaître le traité de Galien.

## HYPOTHÈSE 2 : UNE RÉÉCRITURE DIRECTE DES DESCRIPTIONS GALÉNIQUES DE MALADIES IN MAGNITUDE

### Rabelais, lecteur du *De Differentiis morborum* ?

Le travail de Claude La Charité, Romain Menini et Olivier Pédeflous sur l'exemplaire de l'édition aldine de Galien conservé à Sheffield, qui porte l'ex-libris et les annotations de Rabelais, invite à réévaluer « l'importance [de Galien] dans la genèse de la fiction pantagruéline »<sup>37</sup>. Les trois auteurs établissent en effet qu'au moment de l'écriture du *Pantagruel*, Rabelais a acquis

---

trouve, entre autres, deux traductions de Guillaume Cop, le *Pronostic* et le *Régime des maladies aiguës* d'Hippocrate. Voir Claude La Charité, « Rabelais and Medicine », chap. cité, p. 60.

34 Voir Jean Dupèbe, « Introduction », dans Michel Servet, *Apologie contre Leonhart Fuchs*, Genève, Droz, 2017, p. 56, et Jean Céard, « Rabelais éditeur des *Lettres médicales* de Manardo », dans *L'Année Rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 45-53.

35 Sur l'effritement de l'autorité de Champier à la fin de sa vie, voir Richard Cooper, « Les dernières années de Symphorien Champier », *RHR*, n° 47, 1998, p. 40, et Jean Dupèbe, « Introduction », *op. cit.*, p. 79-87.

36 Plusieurs titres de la librairie de Saint-Victor peuvent même être perçus comme des hommages au combat de Champier contre les médecins « sophistes » ou contre les professions (apothicaires, chirurgiens) qui exercent sans s'appuyer sur les autorités antiques. Ainsi, la forme « syntagme nominal satirique + complément du nom évoquant une profession décriée » que prennent plusieurs titres de la librairie (*La ratouere des theologiens*, *L'ambouchouir des maistres en ars*, *Les happelourdes des officiaux*, *La bauduffe des thesauriers*, *Le Boutavent des Alchymistes*) rappelle celle de deux titres emblématiques de Champier, parus également en 1532, *Le Myrouel des Appothiquaires et pharmacopoles* et *Les Lunettes des cyrurgiens et barbiers*). Ces deux ouvrages semblent d'ailleurs, au sein de la librairie, faire l'objet de déformations scatologiques dans trois items, *Le Tyrepet des apothecaires*, *Les Lunettes des Romipetes* et *Le Baiseul de chirurgie*. Claude La Charité (« Rabelais and Medicine », chap. cité, p. 52) rapproche aussi les *Antipericatametananaparbeugedamphicibrationes merdantium*, titre-valise (qui fait son apparition dans l'édition de 1534) dont le comique vient de l'agglomération de plusieurs préfixes grecs, de la *Cribratio medicamentorum*, parue chez Gryphe en 1534. Il n'est pas non plus exclu que le *Cacatorium medicorum* fasse écho aux *Castigationes [...] arabum medicorum*, parues la même année que le *Pantagruel*. La présence de Champier est encore renforcée dans l'édition de 1542, qui introduit sur les rayonnages de la librairie les *Campi clysteriorum per S. C.*, reprenant sans aucune déformation le titre d'un ouvrage publié en 1528 par le médecin lyonnais. Mais avec l'introduction des initiales « S. C. », l'hommage semble se muer en blâme : Champier côtoie désormais les autorités douteuses du « frère Lubin » ou du « magister Bruslefer ». Disparu depuis plusieurs années, et dépassé par les nouvelles générations de médecins philologues, il appartient définitivement au passé. Sur l'ajout de 1542, voir Jean Dupèbe, « Symphorien Champier et Rabelais », article cité.

37 Voir Claude La Charité, Romain Menini et Olivier Pédeflous, « L'Aldine de Sheffield. Présentation », *L'Année rabelaisienne*, n° 8, 2024, p. 19-29, ici p. 27.



une solide connaissance de l'œuvre du médecin grec : en 1532, il possède certainement les cinq tomes de l'édition vénitienne et dès 1531, il travaille le texte pour préparer ses leçons montpelliéraines, puis l'édition de l'*Art médical* de Galien qui figure (dans la traduction de Niccolò Leonicensio) au sein des *Hippocratis ac Galeni libri aliquot* (1532). Attentif aux concordances internes qui unifient l'immense corpus galénique, Rabelais étudie de près le *De morborum causis*, auquel il renvoie dans les manchettes de l'*Ars*<sup>38</sup>. Même si aucune manchette ne vient le confirmer, il est possible que le travail éditorial de Rabelais ait aussi attiré son attention sur le *De differentiis morborum* et sur le *De tumoribus præter naturam* : ces deux traités permettent de compléter et d'approfondir les informations que le court chapitre XCVII de l'*Ars* expose au sujet des maladies *secundum magnitudinem*<sup>39</sup>. L'examen de l'aldine de Sheffield confirme d'ailleurs un travail direct et soutenu sur le texte grec du *De tumoribus præter naturam*, abondamment annoté par Rabelais<sup>40</sup>. Celles du *De differentiis morborum*<sup>41</sup>, en revanche, ne sont pas de la main de Rabelais. Mais cela ne signifie en aucun cas que Rabelais ne connaît pas ce traité, qu'il peut avoir lu en grec ou dans l'une de ses deux traductions latines humanistes : celle de Niccolò Leonicensio, publiée en 1514 à Paris chez Henri Estienne<sup>42</sup>, et celle (déjà évoquée parce que reprise par Champier) de Guillaume Cop, parue en 1523 chez Josse Bade<sup>43</sup>. Chacune de ces traductions fait, en 1528, l'objet d'une nouvelle édition, la première chez Simon de Colines, la seconde chez Josse Bade.

### Langues gigantesques et priapisme : dans l'angle mort de Champier

Dans le *De differentiis*, Rabelais peut découvrir un catalogue d'« enfleures tres horribles » bien plus fourni que dans les *Historiales campi*. En escamotant la définition des *morbi in magnitudine* (« Si une partie conserve sa forme, mais que sa taille est à ce point altérée que, pour cette raison, son action est empêchée, ce qui affecte cette partie sera une maladie »<sup>44</sup>), Champier se prive en effet de l'exemple donné immédiatement après par Galien, celui des langues qui atteignent une taille hors du commun (« par exemple si, dès sa formation, la langue soit grandit tellement qu'elle ne peut se tourner vers aucune partie de la bouche, soit est si petite qu'elle ne peut atteindre toutes ses parties »<sup>45</sup>), il est vrai redondant avec celui, déjà évoqué, de la langue

38 « L'Aldine de Sheffield », article cité, p. 23-24.

39 *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi*, Lyon, Gryphe, 1532, p. 413-414.

40 Nous remercions très vivement Romain Menini, qui nous a confirmé qu'il s'agissait d'annotations autographes. Pour prendre connaissance des annotations du *De tumoribus præter naturam*, voir la numérisation du troisième volume de l'Aldine (f. 83 r°-85 r°) sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes : <https://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/consult.asp?numfiche=1355&numtable=XUoS%5FRoyal%5FInfirmar%5FColl%5FF882%5FVVol3&mode=1&ecran=0&index=389> Lien consulté le 5 janvier 2026.

41 Voir la numérisation du f. 3 v° de l'Aldine sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes : <https://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/consult.asp?numtable=XUoS%5FRoyal%5FInfirmar%5FColl%5FF882%5FVVol3&numfiche=1355&mode=1&ecran=0&index=230> Lien consulté le 5 janvier 2026.

42 *Galeni Opera, Nicolao Leonicensio interprete : de Differentiis morborum libri II, de inæquali intemperatura liber unus, de Arte curatiua ad Glauconem libri II, de Crisibus libri III*, Paris, Henri Estienne, 1514.

43 *Galeni de Morbis & symptomatis libri sex. De Morborum differentia, liber unus. De Morborum causis, liber unus. De Symptomatum differentia, liber unus. De Symptomatum causis, libri tres. Guilielmo Copo Basiliensis, interprete*, Paris, Josse Bade, 1523.

44 *Galeni de Morbis & symptomatis libri sex... Guilielmo Copo Basiliensis, interprete, op. cit.*, f. IX v° : *Si enim seruante particula figuram suam, magnitudo adeo uicietur, ut hanc ob causam actio impediatur, accidens ipsum particulæ morbus erit.*

45 *Ibid.* : *Veluti si in prima statim conformatione, lingua uel ad tantam increscat magnitudinem, ut ad nullam oris partem sese deflectere possit, uel adeo sit exigua, ut non omnes partes eius attingat.*





enflée que le médecin dit avoir observée de ses propres yeux. Mais Champier élimine aussi un exemple plus scabreux, qui concerne le « laboureur de nature » :

Mais chez ceux qui, après leur naissance, semblent déjà parfaitement formés, il n'est pas rare que les parties évoluent pour atteindre une taille qui outrepassa la nature. Parfois, elles diminuent, et cette maladie est appelée, chez les uns, « atrophie » (c'est-à-dire, « manque de nourriture »), chez les autres, « phthisie » (c'est-à-dire, langueur) affectant cette partie. Dans d'autres cas, c'est un accroissement immodéré qui se produit, lorsque la chair croît sur un ulcère, et dans la maladie que l'on appelle priapisme<sup>46</sup>.

La disparition de cet exemple dans les *Historiales campi* n'a rien de surprenant : Champier revendique en effet une « moralisation » du galénisme, qui passe par la suppression, au nom de la « pureté catholique » (*catholica puritas*), des exemples jugés impudiques ou obscènes, comme, dans une autre *historia*, celui de la masturbation de Diogène<sup>47</sup>. Il est possible que la même « pureté catholique » ait poussé Champier à faire l'économie du cas du priapisme, dont le traitement galénique ne ménage aucune place aux considérations morales. Leonhardt Fuchs, dans son édition du *De differentiis morborum*, publiée quelques années plus tard, n'aura pas ces pudeurs, et éclairera le cas du priapisme en introduisant dans son commentaire des précisions tirées du *De locis affectis* (VI, 6)<sup>48</sup> : le priapisme « arrive lorsque tout le membre génital croît en longueur et en largeur (*et in longitudine, et latitudine*), sans désir ni excitation au plaisir, ou sans avoir été échauffé »<sup>49</sup> ; il « tire son nom de Priape, dont le membre honteux présentait ces caractéristiques dans les fictions des peintres et des poètes »<sup>50</sup>.

Le double hypotexte du *De differentiis morborum* et du *De locis affectis* pourrait être à l'origine de la description rabelaisienne des mangeurs de mesles qui « enfloient en longueur par le membre »<sup>51</sup> : le texte de l'édition d'origine, « les aultres enfloient *en longitude* par le membre »,

46 Ibid. : *Verum qui post ortum iam perfecti videntur, iis non ita crebro solent partes ad magnitudinem præter naturam attolli. Atqui minuuntur subinde, appellaturque morbus hic aliis atrophia (id est defectus cibi), aliis phthisis (id est tabes) ipsius partis. Porro immodica incrementa eueniunt, in ulceribus supercrescente carne, atque in eo morbo quem priapismum vocant.*

47 Voir *Historiales campi*, I, *historia* XL, f. 17 r°, histoire empruntée au livre VI du *De locis affectis* (*Des lieux affectés*, livre VI, chap. 5, dans *Œuvres médicales choisies*, trad. Charles Daremberg, vol. 2, Paris, Gallimard, 1994, p. 255-256). Alors que Galien cite le cas de Diogène pour alerter sur les maux provoqués par la rétention prolongée de la semence, Champier refuse de décrire l'abstinence comme potentiellement problématique, et se justifie d'avoir « passé sous silence l'exemple de Diogène » (*Diogenis Cynici exemplum relinquimus*) : « Galien ignorait que ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, [...] ni les délicats, c'est-à-dire, les hommes qui se comportent comme des femmes (comme Diogène), ni ceux qui couchent avec des hommes [...] ni les ivrognes, ni les médisants, ni les voleurs, n'auront de place dans le royaume de Dieu » (*Nesciebat Galenus quod neque fornicarii, neque idolis seruientes, neque adulteri [...], neque molles, id est mares muliebria facientes, ut Diogenes, neque masculorum concubitores, [...] neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces, regnum Dei possidebunt*).

48 Galeni de *Affectorum locorum notitia libri sex*, Guilielmo Copo, ... interprete, Paris, Henri Estienne, ca 1513, livre VI, chap. 6, f. 134v°-135r° : *Priapismus uero est quum coles, et in longitudine, et latitudine totus augetur, nullo stimulante ad libidinem aut desyderio, aut acquisito calore, ut quibusdam accidere consueuit. At breuiori quoque compendio dicere potes, permanentem colis, aut auctionem aut tumorem, deducta uero denominatio est a Priapo scilicet. Nam hunc ut cui suapte natura huiusmodi coles esset finxerunt atque pictura descripserunt homines.*

49 Claudii Galeni Pergameni, *medicorum facile principis, aliquot opera, a Leonharto Fuchsio Tubingensis scholæ professore publico, latinitate donata, & commentaris illustrata*, vol. 2, Paris, Jacques Du Puis, 1554, f. 34 r° : *Quum genitale membrum et in longitudine, et latitudine totum augetur, nullo excitante ad libidinem aut desiderio, aut acquisito calore.* Voir aussi Galien, *De causis symptomatum*, III, XI, 5.

50 Claudii Galeni Pergameni, *medicorum facile principis, aliquot opera, a Leonharto Fuchsio Tubingensis scholæ professore publico, latinitate donata, op. cit.*, f. 34 r° : *Appellationem autem suam a Priapo, cui tale fuisse pudendum pictores, poetæque finxerunt, malum hoc sumpsit.*

51 Sommet comique de l'énumération, cette enflure est préparée par l'évocation, au début de notre passage, du personnage de Noé, « auquel tant sommes obligez et tenuz de ce qu'il nous planta la vine ». « Trompé » par sa



pourrait même être un décalque de la traduction du *De locis affectis* par Guillaume Cop, qui écrit que chez le priapique, le membre viril croît *in longitudine et latitudine*. La référence galénique à Priape n'est pas oubliée, puisque le *Pantagruel* précise qu'après la consommation des mesles, le membre devient « merveilleusement long, grand, gras, gros, vert, et acresté, à la mode antique »<sup>52</sup>.

Ces divers rapprochements de détail plaident pour une réécriture directe de Galien, qui pourrait avoir inspiré les « enflures » éludées par Champier, en particulier le priapisme. Mais ils n'empêchent pas que Rabelais ait lu aussi les *Historiales campi*, ouvrage strictement contemporain du *Pantagruel*, et dont le commentaire évoque, on l'a vu, des enflures non mentionnées par Galien, comme celles des jambes et des épaules. L'hypothèse d'un double hypotexte (Galien et Champier) a ceci de séduisant qu'elle permet de lire le paragraphe le plus scabreux et le plus développé du passage sur les enflures comme une réaction à la pudibonderie de la compilation de Champier qui, au risque de négliger certaines pathologies, écarte les cas les plus suggestifs.

### Du priapisme aux bubons : les apports possibles du *De tumoribus præter naturam*

Il est possible de pousser encore plus loin l'hypothèse de la parodie galénique : le passage du *De differentiis morborum* sur les affections *secundum magnitudinem* peut être éclairé par la lecture d'un autre traité de Galien, spécifiquement consacré à la question des « enflures », le *De tumoribus præter naturam*, pour lequel nous disposons d'annotations autographes de Rabelais. Ces notes, relativement brèves, signalent un thème important (*tumorum causæ*), une définition (*quantitatis est augeri, qualitatis alterari*), ou un développement consacré à une maladie en particulier : la plupart consistent à relever les noms des différentes tumeurs évoquées, dont Rabelais donne le nom en grec (qu'il souligne également dans le texte), ou dans une transcription latine. Dans ce second cas, il s'aide peut-être de la traduction latine par Guinter d'Andernach, publiée par Simon de Colines en 1529<sup>53</sup>.

Comme le chapitre IX du *De differentiis morborum*, le *De tumoribus* décrit les différents cas d'« accroissement, ou augmentation, qui excède l'estat, et habitude naturelle »<sup>54</sup>, comme l'indique le médecin lyonnais Pierre Tolet, dans la traduction française qu'il fait paraître en 1542, sous le titre *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*. Plusieurs maladies figurent dans les deux ouvrages, comme le scirrhe, le *struma*, le priapisme ou satyriasme (ainsi appelé parce que cette « tension continuelle des parties honteuses » « donne l'apparence d'un satyre »<sup>55</sup>) ou les excroissances du coin de l'œil<sup>56</sup>. Mais le *De tumoribus* est plus théorique (on y cherchera en vain l'évocation de cas individuels comme celui de Nicomachus de Smyrne) et plus complet. Les maladies y sont présentées de manière plus complète, par exemple dans le cas des tumeurs des testicules, dont Galien énumère les différentes appellations (sarcocèle, hydrocèle, epiplocèle,

---

propre découverte, le « piot », il découvre involontairement ses *pudenda* à ses enfants. Nous remercions Jérôme Laubner, qui est à l'origine de cette remarque.

52 Pour des évocations plus explicites de la figure de Priape, voir *Tiers livre*, chap. VIII, p. 75 et XXXI, p. 449 ; *Quart livre*, « Prologue de l'Auteur », p. 527.

53 La transcription de la plupart des noms de tumeurs (chironia, telephia, cacoethe, psora...) est en effet identique à celle que donne Guinter d'Andernach, et souvent, Rabelais conserve la graphie grecque dans les mêmes cas que ce dernier.

54 *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*, opuscule nouvellement traduit de Grec et Latin, et de Latin en François, Lyon, Étienne Dolet, 1542, p. 3.

55 *Claudii Galeni pergameni... De tumoribus præter naturam, liber*, Guinterio Ioanne Andernaco interprete, Paris, Simon de Colines, 1529, f. 25 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> : *Pudendorum intentiones non remittentes, quidam Satyriasmum, quidam Priapismum appellat ; hoc mali dum incipit, Satyriasmum vocant, quia Satyris similes facie redduntur*.

56 *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*, op. cit., p. 19, 22-23 et 27.



enterocèle...), dans un passage abondamment annoté par Rabelais ; il précise également que ces tumeurs interviennent quand l'humeur aqueuse s'accumule dans les tuniques des testicules (Guintier d'Andernach traduit, très fidèlement, par *quum humor aqueus in testium tunicis congregatur*<sup>57</sup>). Le souci d'exhaustivité de Galien se manifeste aussi dans l'évocation de *tumores* non représentées dans le *De differentiis morborum*, en particulier celles de deux parties touchées par les « enfleures très horribles » : les jambes et le nez. S'il n'y est pas question de jambes étirées en longueur à la manière de pattes de grues ou de « flammans », le traité mentionne, juste après les tumeurs des testicules, les varices, qui interviennent « principalement quand il y a abondance de gros sang au corps » (autrement dit, quand il est « embu de sang », comme la terre imbibée du sang d'Abel ?)<sup>58</sup>, et celle du nombril (dont on peut imaginer qu'elle rend le ventre « bossu »). Mais surtout, le traité comprend plusieurs développements dermatologiques, qui pourraient avoir inspiré à Rabelais la copieuse description des nez « tout boutonnés » des mangeurs de mesles : Galien y expose ainsi la différence entre les furoncles (comparables, pour les plus malins d'entre eux, à des tubercules) et les bubons, qui se distinguent par leur chaleur et leur « generation subite »<sup>59</sup>. Il s'attarde encore sur les polypes qui peuvent découler d'un phlegmon, ou « de quelque tubercule, ou quelque excrescence, provenant aux narilles<sup>60</sup> ». Autant de « bubeletes » qui, dans l'addition de 1534, émaillent le nez de ceux qui préfèrent la purée septembrale à la « ptissane »<sup>61</sup>.

#### PARA PHUSIN : DÉTOURNEMENT D'UNE CATÉGORIE MÉDICALE ET INDICE DE FICTIONALITÉ

Les rapprochements que nous avons pu faire entre les « enfleures » du *Pantagruel* et celles que passe en revue Galien ne doivent pas éclipser les différences qui séparent la fiction rabelaisienne de ses éventuels hypotextes médicaux : alors que, dans d'autres épisodes, comme celui de la naissance de Gargantua, Rabelais ne se prive pas d'utiliser un lexique spécialisé, souvent hellénisant, aucun terme savant ne figure ici : les « bubeletes » remplacent les « furoncles » ; de même, on chercherait en vain le terme savant de « priapisme » dans l'évocation de ceux qui « enflent en longueur par le membre ». En tenant à distance le lexique nosologique, Rabelais donne aux enflures des mangeurs de mesles un caractère inédit : elles défient toute catégorisation. Le terme même de « maladies » est remarquablement absent du passage : là où Guillaume Cop écrivait, dans sa traduction du *De differentiis morborum*, « *accidens ipsum particulæ morbus erit* », Rabelais ne retient que le terme d'« accidens » (« mais *accidens* bien divers leur en advinrent »). Les enflures citées ne sont donc pas clairement désignées comme pathologiques : « Piedeboys », connu pour son nez « purpuré », n'est d'ailleurs pas un malade, mais un « médecin de Angiers ». D'ailleurs, certains des cas mentionnés font moins songer à des

57 *De tumoribus præter naturam*, op. cit., f. 26 r°.

58 *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*, op. cit., p. 24. Voir *De tumoribus*, op. cit., f. 26 r° : *Proueniunt et in cruribus imbecillitatis uitio uarices uenarum, quæ illa percurrunt, et magis quum sanguis crassus in corpore exuperat.*

59 *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*, op. cit., p. 23.

60 *Ibid.*, p. 25. Guintier d'Andernach traduit ainsi : *Quinetiam polypodes uel ex Phlegmone uel tuberculo, uel excrescentia quadam, uel quomodocunque nominare uolueris, in naribus proueniente, generantur.* Voir *De tumoribus præter naturam liber*, Paris, Simon de Colines, 1529, f. 26v°.

61 La description de ces nez « boutonnés » peut aussi se nourrir de l'expérience de Rabelais qui, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, a accueilli et tenté de réconforter les vérolés, alors souvent voués à l'anathème. Leur visage boutonneux faisait partie des stigmates de la maladie. Voir Jérôme Laubner, *Vénus malade. Représentations de la vérole et des vérolés dans les discours littéraires et médicaux en France (1495-1633)*, Genève, Droz, 2023, p. 16 et 301-315. Rappelons que les amateurs de purée septembrale et les vérolés seront explicitement rapprochés dans le prologue du *Gargantua*.



maux handicapants qu'à des difformités familiaires : corps bossus, longues jambes, nez gonflés et ventres enflés dessinent une galerie de silhouettes cocasses, éloignées des normes sociales qui valorisent les corps toniques et bien proportionnés. Leur relative banalité est particulièrement tangible dans le cas des ventres rebondis des « gens de bien et bons raillars » : le *De tumoribus* précise en effet que l'embonpoint des amateurs de bonne chère ne doit pas être mis au nombre des « tumeurs contre nature », et n'est, *a priori*, pas maladi<sup>62</sup>.

Pris dans son ensemble, le passage produit donc une impression de forte hétérogénéité : des difformités vraisemblables se mêlent à l'exagération de traits réalistes (un ventre « bossu comme une grosse tonne »), mais aussi à des cas franchement fantaisistes, comme celui des membres qui peuvent être utilisés comme des ceintures, enroulées « à cinq ou à six foys par le corps », ou des oreilles utilisées comme des capes<sup>63</sup>. Le saut dans l'invraisemblable peut, ici encore, se mesurer à la lumière du texte de Galien, qui confirme (s'il en était besoin !), qu'il ne s'agit pas des usages ordinaires de ces organes : les oreilles, placées dans le prolongement de l'encéphale pour lui transmettre les sons venus de l'extérieur<sup>64</sup>, ne sauraient s'en éloigner au point de servir de « chausses » ou de « sayon » ! Quant au pénis, le *De usu partium* explique longuement qu'aucune position, dans le corps, ne serait préférable à celle qu'il occupe : ne formant pas une paire avec une autre partie, il doit se trouver au milieu du corps ; mais surtout, toute courbure l'entrave dans sa fonction reproductrice, qui suppose que le sperme soit émis en ligne droite<sup>65</sup>.

En détournant diverses parties du corps de leur usage naturel, la fiction rabelaisienne s'amuse peut-être à redéfinir, jusqu'au contresens, la catégorie galénique du « contre nature » (*para phusin*), que l'on trouve aussi bien dans le chapitre IX du *De differentiis morborum* que dans le *De tumoribus præter naturam* : chez Galien, une tumeur est « contre nature » dès lors qu'elle est malade, et empêche la partie affectée de remplir sa fonction<sup>66</sup>. L'enflure rabelaisienne, en revanche, donne à la partie une *nouvelle nature et une nouvelle fonction*. Ainsi, nous serions tentée de voir dans le syntagme « enfleure bien estrange », qui figure dans l'édition d'origine (et sera ensuite remplacé par « enfleure tres horrible »), une traduction de *tumor præter naturam* : « estrange », au xvi<sup>e</sup> siècle, possède un sens plus fort qu'aujourd'hui, et peut signifier « merveilleux » ou « extraordinaire »<sup>67</sup>. Mais la catégorie galénique est bien sûr détournée, pour signaler que l'écriture de fiction a la liberté de mettre en scène un *præter naturam* qui consiste à *s'affranchir complètement des lois de nature*. En renchérisant sur les tumeurs bien réelles décrites par les médecins, les « enfleures tres horribles » marquent le saut dans la littérature, comme peuvent le confirmer le choix de l'exemple d'« Esopet », figure de la

62 *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature*, op. cit., p. 3-4 : « Ceulx qui sont gras, et repletz, sont distendus oultre l'habitude naturelle, en largeur, et profondeur : toutesfois ilz ne sont pas encores en disposition, ou habitude contre nature. [...] Ceulx, qui sont gras, pleins, et repletz, aussi ceulx, qui sont maygres, et extenués, n'ont pas encores excédé les limites de nature ».

63 Citons aussi les épaules « portemontaignes ».

64 *De l'utilité des parties du corps humain*, livre VIII, chap. 6.

65 *De l'utilité des parties*, chap. XV, 3, *Œuvres anatomiques*, vol. 2, trad. Ch. Daremberg, Paris, J. B. Baillière, 1856, p. 136 : « Si [...] le sperme n'est pas porté en ligne droite, parce que le canal est recourbé ou retombe sur lui-même, il s'arrêtera à ce point. Aussi les individus affectés d'hypospadias sont-ils dans l'impossibilité d'engendrer, leur méat étant contourné par le frein de l'extrémité de la verge ; non qu'un sperme fécond leur manque, mais parce qu'arrêté par la courbure de la verge, il ne peut être porté en avant ».

66 Voir Ian Johnston, « Introduction », dans *Galen on Diseases and Symptoms*, op. cit., p. 49. Jean Starobinski (« Le passé de la passion », dans *Le corps et ses raisons*, éd. et préface de Martin Rueff, Paris, Seuil, 2020, p. 369-370) rappelle également le sens de la distinction galénique entre les « choses naturelles » (qui relèvent de la physiologie, de la nature du corps humain), les « choses non naturelles » qui viennent affecter le corps (l'air, l'alimentation, l'exercice et le repos, le sommeil et la veille, l'excrétion, les perturbations de l'âme), et enfin les choses « contre nature » (les causes de maladie, la maladie elle-même, et ses symptômes).

67 Voir Edwin M. Duval, *The Design of Rabelais's Pantagruel*, op. cit., p. 20.



*fabula*<sup>68</sup>, mais aussi l'intervention du lexique de la versification (« *Iambus* ») pour plaisanter sur les jambes anormalement longues. Ces références incitent à appréhender les enflures comme des métaphores métalittéraires de la fécondité de l'imagination : ceux qui en sont affectés, comme Piedeboys et le chanoine Panzoult, sont autant d'ébauches de personnages et d'épisodes fictionnels en puissance, appelés pour certains à trouver un écho dans la suite du cycle<sup>69</sup>.

Ces interprétations métafictionnelles sont complémentaires des propositions de lecture qui ont analysé le jeu lucianesque auquel se livre Rabelais au seuil du *Pantagruel*, en se réclamant de l'*historia* pour mieux exhiber le statut fictionnel du récit. La redéfinition de la catégorie du *para phusin*, qui renvoie non plus au corps malade mais au corps librement recréé par la fantaisie, signale le franchissement allègre de la frontière entre le texte factuel (qu'il soit historique ou médical), voué à représenter le réel de façon véridique, et la fiction. Les anomalies forgées par la fantaisie se signalent comme telles en se démarquant de l'extraordinaire naturel qu'est la maladie, et en prêtant aux parties un usage qui n'est pas le leur. Ces détournements rappellent, d'ailleurs, certains détails des *Histoires vraies* de Lucien, chez lequel les fœtus sélénites se portent dans le mollet, tandis que le ventre sert de sac ou de porte-bébé<sup>70</sup>.

#### CONCLUSION : LES « ENFLEURES TRES HORRIBLES » : MONSTRUOSITÉS, MALADIES OU FANTAISIES ?

En lisant l'épisode des « grosses mesles » comme une *fantaisie nosologique*, nous espérons avoir mis en évidence une strate d'analyse jusqu'ici peu étudiée dans ce chapitre : dès lors qu'il est envisagé comme une réécriture de traités médicaux, le lecteur peut s'amuser des effets parodiques d'exagération et de distance que Rabelais introduit par rapport à son hypotexte. Ces jeux savants s'ajoutent aux autres ressorts, plus immédiatement perceptibles, qui font du passage une entrée en matière puissamment comique : la *copia*<sup>71</sup>, les allusions à la fête et aux excès (« saint Pansart et Mardygras »), l'exaltation du bas corporel par la mise en scène d'organes génitaux géants, et la reprise du *topos* comique de l'insatiabilité sexuelle des femmes (« Car elles se lamentent continuellement, qu'il n'en est plus de ces gros, etc. »), la représentation de corps non idéalisés... C'est, en tout cas, ainsi que nous le ressentons.

Des lectures radicalement différentes ont été faites : les enflures peuvent aussi rappeler l'inquiétante étrangeté de l'univers de Jérôme Bosch. Pour Edwin M. Duval, par exemple, leur caractère monstrueux ne fait aucun doute :

In light of the deliberate parallels with the biblical account of the Fall it is not difficult to discover the “enfleure très horrible” that afflicts various eaters in various parts of their bodies a physical metaphor for a kind of fall from grace – the visible deformation of the protoplasmic created “ad

68 Le corps contrefait du « saige Esope » (QL, « Prologue de l'Auteur », p. 526) annonce par ailleurs celui de Socrate dans le prologue de *Gargantua* : cet autre corps difforme incarne lui aussi la création littéraire, cette fois par sa dimension silénique.

69 Le chanoine Panzoult a-t-il consulté la sibylle de Panzoust (TL, XVI) ? Les personnages « advantagés en nez », comme frère Jean (G, XXVII, p. 78), descendent-ils des mangeurs de mesles, ou ont-ils simplement été « premiers à la foire des nez » ou allaités par des nourrices aux « tetins moletz » (G, XL) ?

70 *Histoires vraies*, A, 22-24.

71 Sur ce point, voir Anne-Pascale Pouey-Mounou, « Par où se développent les listes rabelaisiennes ? Remarques rhétorico-syntaxiques sur une *copia* goinfre », dans *Camenæ* n° 28, septembre 2022, p. 1-4, Emma Fayard, « “Aultres croissoient en matiere de couilles” : sur quelques excroissances monstrueuses du langage rabelaisien », *Styles, genres, auteurs*, n° 22, 2025, p. 52-55, et dans le présent numéro, l'article de Nicolas Le Cadet.





imaginem Dei” (Gen. 1, 27) [...] Rabelais’s text is unambiguous in presenting the original swelling as something catastrophic, and the races that result from it as horribly deformed and freakish. Through the truculent good humor of the narrative come images of grotesque disproportion : hydropic bellies, horrible hunchbacks, various members inflated by acute elephantiasis. At least one of these races (consisting of those who “enfloyent en longueur par le membre”) was so miserable as to have perished from the earth. Such swellings can hardly be viewed as signs of either grace or vigor<sup>72</sup>.

Mais à la lumière des possibles sources médicales du passage, les enflures des mangeurs de mesles se révèlent moins « unambiguous » que ne l’indique l’interprétation de Duval : la confrontation avec les textes de Galien et leurs reprises humanistes permet de mesurer à quel point les monstruosité fictionnelles créées par Rabelais *diffèrent* des maladies citées par Duval (hydropisie, elephantiasis) ou de celles que l’on trouve dans le *De differentiis morborum* de Galien. L’absence de tout vocabulaire médical déréalise les *tumores* rabelaisiennes et éloigne, du même coup, l’angoisse de la maladie. Tout comme les maux apocalyptiques dont Alcofribas menace le lecteur qui hésiterait à « croire fermement » à la chronique à venir, les accidents incroyables des mangeurs de mesles font basculer le lecteur dans un monde impossible (*para phusin*), préservé des menaces qui peuvent l’inquiéter dans le monde réel.

---

<sup>72</sup> *The Design of Rabelais’s Pantagruel*, op. cit., p. 20.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- CHAMPIER Symphorien, *Domini Symphoriani Champerii, physici Lugdunensis, libelli duo, primus De medicine claris scriptoribus in quinque partibus, secundus De legum diuinarum conditoribus*, Lyon, Janot de Camps, 1506.
- CHAMPIER Symphorien, *Historiales campi in quatuor libros congesti et commentariis non poenitandis illustrati...* *Clysteriorum camporum secundum Galeni mentem libellus utilis et necessarius*, Bâle, Cratander, 1532.
- ÉRASME, *La Langue*, trad. Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et Fides, 2002.
- GALIEN, *De l'utilité des parties du corps*, dans *Œuvres anatomiques*, vol. 2, trad. Charles Daremberg, Paris, J. B. Baillière, 1856.
- GALIEN, *Claudii Galeni Pergameni, medicorum facile principis, aliquot opera, a Leonharto Fuchsio Tubingensis scholæ professore publico, latinitate donata, & commentaris illustrata*, vol. 2, Paris, Jacques Du Puis, 1554.
- GALIEN, *Galen de Affectorum locorum notitia libri sex, Guilielmo Copo, ... interprete*, Paris, Henri Estienne, ca 1513.
- GALIEN, *Galen de Morbis & symptomatis libri sex. De Morborum differentia, liber unus. De Morborum causis, liber unus. De Symptomatum differentia, liber unus. De Symptomatum causis, libri tres. Guilielmo Copo Basiliensis, interprete*, Paris, Josse Bade, 1523.
- GALIEN, *Galen librorum pars tertia*, Venise, Alde Manuce, 1525.
- GALIEN, *Galen Opera, Nicolao Leonicensio interprete : de Differentiis morborum libri II, de inæquali intemperatura liber unus, de Arte curatiua ad Glauconem libri II, de Crisibus libri III*, Paris, Henri Estienne, 1514.
- GALIEN, *Galen on Diseases and Symptoms*, éd. et trad. par Ian Johnston, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- GALIEN, *Œuvres médicales choisies*, trad. Charles Daremberg, Paris, Gallimard, « Tel », 1994.
- GALIEN, *Des Tumeurs oultre le coustumier de nature, opusculé nouvellement traduit de Grec et Latin, et de Latin en François*, Lyon, Étienne Dolet, 1542.
- GALIEN, *De tumoribus præter naturam, liber, Guinterio Ioanne Andernaco interprete*, Paris, Simon de Colines, 1529.
- LACTANCE, *La Création de Dieu*, éd. et trad. Béatrice Bakhouch et Sabine Luciani, Turnhout, Brepols, 2009.
- RABELAIS François, *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1994.

### Textes critiques

- ANTONIOLI Roland, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, « Études rabelaisiennes », 1976.



- BAKHTINE Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et à la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, « Tel », 1970.
- CÉARD Jean, « Rabelais éditeur des *Lettres médicales* de Manardo », *L'Année Rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 45-53.
- COOPER Richard, « Les dernières années de Symphorien Champier », *RHR*, n° 47, 1998, p. 25-50.
- DUPÈBE Jean, « Introduction », dans Michel Servet, *Apologie contre Leonhart Fuchs*, Genève, Droz, 2017, p. 9-145.
- DUPÈBE Jean, « Symphorien Champier et Rabelais : la question des clystères », *BHR*, 2014, n° 76-1, p. 7-30.
- DUVAL Edwin M., *The Design of Rabelais's Pantagruel*, New Haven & London, Yale University Press, 1991.
- DUVAL Edwin M., « Pantagruel's Genealogy and the Redemptive Design of Rabelais's *Pantagruel* », *PMLA*, 1984, vol. 99, n° 2, p. 162-178.
- FAYARD Emma, « "Aultres croissoient en matiere de couilles" : sur quelques excroissances monstrueuses du langage rabelaisien », *Styles, genres, auteurs*, n° 22, 2025, p. 51-66.
- GILMAN Peter, KELLER Abraham C., « The "grosses mesles" », *Études rabelaisiennes*, XXIX, 1993, p. 105-126.
- LA CHARITÉ Claude, MENINI Romain, PÉDEFLOUS Olivier, « L'Aldine de Sheffield. Présentation », *L'Année rabelaisienne*, n° 8, 2024, p. 19-29.
- LA CHARITÉ Claude, « Rabelais and Medicine », dans *A companion to François Rabelais*, Leiden, Brill, 2021, p. 49-74.
- LAUBNER Jérôme, *Vénus malade. Représentations de la vérole et des vérolés dans les discours littéraires et médicaux en France (1495-1633)*, Genève, Droz, 2023.
- MENINI Romain, *Rabelais altérateur. « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, « Les Mondes de Rabelais », 2014.
- MENINI Romain, « Rabelais lecteur et annotateur du *De usu partium* », *L'Année rabelaisienne*, n° 8, 2024, p. 59-85.
- PETIT Caroline, « Medical Humanism in the Making : Symphorien Champier (1471-1539) and Galen », dans *Arts et Savoirs*, n°15, « Revisiting Medical Humanism in Renaissance Europe », 2021 [En ligne].
- POUEY-MOUNOU Anne-Pascale, « Par où se développent les listes rabelaisiennes ? Remarques rhétorico-syntaxiques sur une *copia* goinfre », *Camenæ* n° 28, septembre 2022.
- STAROBINSKI Jean, « Le passé de la passion », dans *Le corps et ses raisons*, éd. et préface de Martin Rueff, Paris, Seuil, 2020, p. 369-404.



## Résumé

Suivant et discutant une piste suggérée par Roland Antonioli dans *Rabelais et la médecine* (1976), l'article d'Alice Vintenton envisage l'épisode des « grosses mesles » (*Pantagruel*, chapitre I) comme une réécriture ludique et parodique du discours médical sur les maladies qui se manifestent par l'accroissement d'une partie du corps humain. Dans un premier temps, l'article étaye l'hypothèse d'Antonioli, selon laquelle Rabelais pourrait s'être inspiré d'un passage des *Historiales campi* (1532) de Symphorien Champier consacré à cette question. Mais l'épisode peut aussi se nourrir d'une lecture directe du texte de Galien démarqué par Champier, le *De differentiis morborum*, et du *De tumoribus præter naturam*. Au seuil de son récit, Rabelais pourrait même s'amuser à détourner la catégorie galénique du *para phusin*, pour affirmer les libertés de la fiction.

## Mots-clés

Médecine, maladie, Galien, Symphorien Champier, parodie, comique, humanisme, grotesque, réécriture, intertextualité, fiction, fantaisie.